

MÉLANGES RELIGIEUX.

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Mardi, 5 Octobre 1847. No. 7.

ORAISON FUNÈBRE D'O'CONNELL.

Comme nous avons longtemps entretenu nos lecteurs du Libérateur O'Connell, nous avons craint qu'il ne leur serait pas agréable de voir encore l'oraison funèbre par le Père Ventura venir remplir nos colonnes pendant plusieurs numéros. Aussi nous proposons-nous d'insérer au moins une appréciation de cette oraison lorsque l'article suivant nous est tombé sous la main.

L'oraison funèbre d'O'Connell n'est pas seulement la magnifique éloge du plus grand citoyen des temps modernes, elle est encore un monument élevé par le plus illustre orateur de l'Italie à la gloire de Pie IX et de la sainte Église romaine; ou la compléter parmi les actes les plus importants et les plus féconds de ce pontificat destiné à relever et à fonder tant de choses dans le monde et à jeter tant d'éclat dans l'histoire. Le P. Ventura est un de ces hommes puissants par l'esprit et par le cœur, que Dieu donne aux envoyés de sa miséricorde pour les assister et les secourir dans leur œuvre de salut, et qui se trouvent prêts au moment marqué pour remplir des missions qu'il n'avaient pu prévoir, mais auxquelles cependant les avaient préparés le travail et les méditations de toute leur vie.

Daniel O'Connell, éprouvé de fatigues et de douleur, vint mourir en Italie; il l'envoie son noble cœur à Rome, où Dieu ne lui permet pas d'aller lui-même. Pie IX, digne de recevoir ce legs sublime, cherche autour de lui un esprit assez élevé, une voix assez éloquente pour louer le Libérateur de l'Irlande au nom de l'Église et de son peuple et de la patrie qui, devant le cœur d'O'Connell, parlera pour Pie IX, comme Aaron parlait pour Moïse.

On n'a pas oublié ses paroles. De tels accents ne retiennent pas sur la terre pour passer sans laisser d'autre souvenir que celui d'un bruit harmonieux. Depuis des siècles, rien de tel ne s'était dit dans la chaire chrétienne, et nulle autre chaire peut-être que celle où l'orateur est monté par l'ordre du pasteur suprême n'eût supporté sans s'ébranler un pareil poids de vérités politiques. Ce n'eût pas été assez de mettre le Père Ventura en présence du cœur et de la vie d'O'Connell; il y fallait la majesté du lieu saint, la majesté de Rome et la mission de Pie IX.

Nulle part autant que dans ces pages que nous venons de relire, n'éclate cette sagesse calme et hardie avec laquelle l'Église a toujours su, quand l'honneur était arrivé, se mettre à la tête des grands mouvements de l'esprit humain pour les redresser, les consacrer et les rendre invincibles.

Une chose grande entre toutes signale le siècle dont nous allons atteindre la moitié. Ce n'est pas le merveilleux écart des batailles, ni le nombre des révolutions, ni le progrès des sciences, ni la disparition de l'islamisme, ni l'introduction d'une partie du monde barbare dans la sphère envahissante de l'activité chrétienne; c'est ce mouvement des consciences et des esprits, encore à peine remarqué de nos politiques aveugles qui se résument en deux mots, si souvent prononcés par nous: LIBERTÉ DE L'ÉGLISE.

Ce mouvement est l'effort suprême qui sauvera la civilisation, menacée de mort dans la splendeur de ses œuvres. S'il réussit, il consolidera toutes les conquêtes de la politique, de la science et des armes de l'Europe civile, corrompue jusqu'au fond de ses entrailles par la sensualité, jusqu'au fond de son esprit par l'orgueil, sera la proie des barbares qu'elle engendre elle-même et de ceux vers qui elle s'ouvre de nouveaux chemins.

Le libérateur de l'Église introduira partout cet atôme qui empêche l'esprit et les âmes de se corrompre; elle apaisera la haine chaque jour plus irritée du prolétaire européen, en guérissant le riche de sa dureté et de son orgueil; elle amollira par l'eau du baptême l'âme d'airain du barbare; elle fera entrer le prolétaire et le barbare comme des enfants dociles dans la famille civilisée, d'où l'avidité des travailleurs, les rejette, ne leur laissant que le rôle d'une bête de somme, qui se révolte parce qu'on l'accable et qu'on la tue, parce qu'elle s'est révoltée.

L'oppression de l'Église consacrera toutes les oppressions; elle introduira l'esprit sanglant de la persécution religieuse dans l'action des pouvoirs civils, les résistances armées, les meurtres systématiques, et fera érouler par des siècles peut-être, tout l'édifice social; car les barbares ne sont ni hommes d'État, ni savants, ni lettrés, ni honnêtes gens, et ne sont que des barbares, poussés par leur propre infamie à tuer de préférence les hommes d'État, les savants, les lettrés, les honnêtes gens, tout ce qui se distingue en quelque façon que ce soit de leur ignorance et de leur brutale scélératesse.

Or, l'éloge funèbre d'O'Connell, prononcé à Rome par le P. Ventura, en vertu du choix et des ordres du souverain-pontife Pie IX, est le programme du mouvement religieux et politique destiné à conquérir la LIBERTÉ DE L'ÉGLISE. L'Église de la société romaine, assemblée pour entendre ce discours, a senti la portée, et d'une commune voix l'a considéré comme un événement. Imprimé à Rome par la volonté du Souverain-Pontife, approuvé théologiquement par le Maître du sacré-palais, traduit aussitôt en plusieurs langues, baptisé du juste et glorieux nom de *catéchisme de la liberté*, ce magnifique exposé du sentiment catholique protégera mieux les droits de l'Église, c'est à dire les véritables Droits de l'Homme, que ne l'aurait fait une bataille gagnée par les armes, car c'est une bataille gagnée par la raison.

Qu'y voit-on cependant? Rien qui puisse étonner les esprits un peu éclairés; beaucoup de choses oubliées, sans doute aucune chose nouvelle. L'Église n'innove pas; elle répare, elle restaure, elle remet ce que le temps, les circonstances, les abus avaient couvert de poussière et comme frappé de mort. Quand les sociétés humaines, après de longs siècles et de longues agitations, croient qu'elles ont besoin de dogmes nouveaux, l'Église remonte à ses traditions, elle indique aux esprits la route qu'ils ont quittée, malgré ses avis et ses prières, pour

s'égarer à la poursuite d'un bien chimérique, et cette route est celle que cherche l'instinct de la civilisation en péril. On y voit les monuments des saints qui ont combattu et qui sont morts, souvent par le glaive pour retener les peuples que séduisait l'erreur ou que contraignait la tyrannie. C'est le même chemin, car il n'en est pas d'autres; seulement, sur cette voie antique et éternelle, l'homme se donne de nouvelles insinuations, se bâtit de nouvelles demeures, plus conformes à des habitudes, à des idées, à des besoins qui ont changé.

En annonçant la direction qu'elle va prendre, l'Église se dévoue à de grands combats. Résolue de secourir l'antagonisme gouvernemental qui prétend accabler d'un joug avilissant, et de façonner la démocratie, « cette héroïne sauvage, (1) » au respect de la conscience et au sentiment chrétien de la justice, l'Église aura contre elle tous les ennemis irréconciliables de la religion, tous les ennemis irréconciliables de la liberté, c'est-à-dire tous ceux qui ne voient dans la religion qu'un instrument de règne, tous ceux pour qui la liberté n'est que la négation des droits d'autrui. Mais le plus grand obstacle était dans la foule de ces esprits honnêtes qui, ne voyant qu'un côté des choses et sans guide au milieu des décombres que font les révolutions, s'attachaient exclusivement à une des deux forces qu'il faut réunir, convaincus, ceux-ci, qu'ils devaient sacrifier la liberté à la religion, ceux-là que la religion était le principal et l'unique adversaire de la liberté. L'orateur romain a dissipé cette double et dangereuse erreur. Quel catholique, quel honnête homme, quel homme de bon sens ne finira par quitter l'étroite enceinte des doctrines exclusives de pouvoir ou de liberté, pour se rendre sur le large terrain que le P. Ventura indique aux raisons droites et aux consciences pures dans ce vil et éloquent résumé de tout son discours:

« Tel est d'aujourd'hui, l'état des opinions et des sentiments des peuples en Europe que la liberté ne peut rien faire sans la religion, non plus que la religion sans la liberté, et que les ennemis de la religion sont les véritables ennemis de la liberté, comme les ennemis de la liberté sont les véritables ennemis de la religion. Qui dit religion sans liberté dit une insulte à l'humanité; qui dit liberté sans religion dit un mot infernal. La religion sans la liberté perd de sa dignité, la liberté sans la religion perd tout son charme. La religion sans la liberté tombe dans l'avilissement; la liberté sans la religion devient anarchie. La liberté enlève à la religion ce qu'elle peut avoir d'humiliant, la religion dépouille la liberté de ce qu'elle a de sauvage. La liberté rend la religion plus belle, comme la beauté rend la vertu chère; la religion conserve la liberté, comme le sel empêche la corruption. »

Combien d'esprits qu'embarrassait l'antagonisme apparent de la religion et de la liberté, ou qui, sans y songer, sur le hasard de leurs préjugés, avaient pris parti pour l'une et contre l'autre, reconnaissant l'évidence de ces déductions, se rattachent aux nobles pensées de l'orateur, malgré le voile dont les parois de la religion sans liberté et de la liberté sans religion couvraient de leur cœur!

Chose à remarquer, ce discours, où une si large part est faite à la liberté et au pouvoir, semblait, par la grandeur des questions qu'il agite non moins que par les circonstances solennelles au milieu desquelles il a été prononcé, devoir occuper toute la presse. Toute la presse l'a en contraire passé sous silence. Aucun journal politique n'en a fait l'objet d'une étude sérieuse. Ce n'est pas qu'ils ne l'aient compris, et tout au contraire, leur silence est un aveu qu'ils en devaient l'importance. Mais aucun n'ose l'approuver, ni le combattre, parce qu'en donnant raison aux parcelles de vérité éparses dans leurs divers programmes, il ébranle la masse de sophismes étroits, injustes, égoïstes, à l'abri desquels chaque parti se cache et se met à dissimuler ses misères et à durer plus longtemps. Il n'est pas plus facile de divaguer à perte de vue sur une proposition de réforme électorale ou sur un banquet patriotique, et pour tout dire, ils s'y entendent mieux; car s'il y a dans le monde des gens à qui les idées fassent peur, ce sont ces conducteurs de l'opinion.

Nous n'avons pas les mêmes raisons pour nous taire sur une manifestation, sur un événement qui est, nous le répétons, le programme du mouvement catholique pour la conquête de la liberté de l'Église, tracé à Rome, sous les yeux mêmes et sous l'inspiration du Souverain-Pontife, c'est-à-dire de celui qui Dieu a marqué de toute manière, par le courage, par la vertu et par l'autorité, pour être le chef de ce mouvement.

En outre, il nous est permis de dire que le discours du P. Ventura est la consécration la plus glorieuse et la plus complète des doctrines que nous n'avons cessé de soutenir. Il n'est pas nécessaire de le rappeler aux lecteurs de l'Unité; mais on remarquera avec joie que les sentiments et les principes dont ce jour naît est depuis longtemps l'organe sont parfaitement conformes à ceux que l'illustre orateur de Rome vient de poser avec tant de fermeté. Nous en donnons une seule preuve, non par besoin, mais à ceux qui volontairement ou non se trompent encore sur notre conviction et s'alarment de nos tendances. Voici ce que nous disons il y a un an, le 16 septembre 1846, dans un article qu'on ne fut pas éloigné alors de taxer de témérité.

« Deux sentiments puissants, impérieux, légitimes, qui veulent être satisfaits et qu'il faut satisfaire, après s'être livré par l'iniquité des hommes, une lutte séculaire et acharnée, s'aperçoivent que loin d'être incompatibles, ils sont nécessaires l'un à l'autre; la religion a besoin de la liberté, la liberté a besoin de la religion, et la religion et la liberté jettent entre elles les bases d'une loyale alliance. Voilà le grand fait de ce siècle. Nous disons que ce fait est heureux. Pas un cœur droit, pas un esprit élevé qui ne l'accueille avec des transports d'admiration. Il sera le salut de la religion dans les pays libres, parce qu'il lui garantira ou lui restituera tous les droits qui la font prospérer; il sera le gage de la liberté dans les pays religieux, parce qu'il la modifiera, parce qu'il assainira, si nous pouvons parler ainsi, ce levain d'idées libérales qui sans cesse et fermement et qui rencontre pour obstacle capital l'horreur des impiétés par lesquelles, jusqu'à présent, il a signalé ses explosions... »

« Nous visions naguère une contrée catholique où la Révolution a laissé de lamentables traces de son passage. Sous les arceaux mutilés d'une puissante abbaye, un habitant

nous disait avec colère: « Ici vivaient des moines fastueux et inutiles qui étaient nos seigneurs temporels et dont nous nous sommes débarrassés. » Le lendemain d'autres citoyens, nous montrant d'autres décombres, s'écriaient: « Les révolutionnaires ont fait ces ruines; ils ont insulté nos autels, abattu nos croix, tué nos prêtres, persécuté et dépouillé les bienfaiteurs du pays. » Ce double langage peint la situation d'un grand nombre d'esprits. Un monastère tombé dans le relâchement et dont on oublie les annales sublimes, voilà tout ce que les uns connaissent de la religion; des spoliateurs promenant l'incendie et la mort, telle est l'image sous laquelle les autres se représentent la liberté. De là un antagonisme profond, exploité trop habilement, ici au profit du despotisme gouvernemental, qui prétend sauvegarder la religion et l'ordre public, là au profit de l'avidité révolutionnaire, qui invoque et trompe l'instinct de la liberté. Dupes de ce machiavélisme, la religion et la liberté s'épouvantent. L'une de l'autre et s'imputent avec amertume les pertes qu'elles font; et les gènes qu'elles font et les gènes qu'elles subissent en commun. Mais est-il possible de faire entendre à ceux-ci que des monastères gâtés par la richesse et mal gouvernés par les prélats de cour ne sont pas la religion; à ceux-ci que des bourgeois armés par des pamphlétaires ignares ne sont pas la liberté? D'ailleurs, sans remonter à l'origine d'un malentendu que l'histoire maintient, mieux faite à toutes les intelligences, et que l'expérience des jours où nous sommes rend assez évident, il est, en dehors de tous les reproches vrais ou faux dont on peut nourrir la dispute, un point où se rallient unanimement les convictions honnêtes et éclairées: c'est qu'il faut aux sociétés modernes une part considérable de religion et de liberté, qu'aucune religion n'est possible sans liberté, qu'aucune liberté n'est praticable sans religion.

Dès lors, à quoi bon se perdre en banales récriminations, sur ce qui fut la nécessité ou le tort, il n'importe, du passé? Pourquoi s'épuiser en efforts coupables ou tout au moins inutiles, afin de faire dominer seul l'un de ces deux principes qui ne peuvent avoir toute leur force salvatrice qu'on se servant mutuellement de garantie? Vouloir imposer la religion aux consciences qui la repoussent serait une folie aussi criminelle que l'oppression; prétendre établir sur l'oppression des consciences chrétiennes ou ne soit quelle liberté qui serait le plus hideux des mensonges et la plus détestée des tyrannies, c'est une entreprise impossible à toutes les bassesses de la ruse et à tous les excès de la puissance. La ruine des mœurs, le trouble, l'anarchie, un avenir immonde et sanglant sont au bout de ces misérables systèmes. Rien de bon ne peut se faire, aucune sécurité ne sera bien établie que par l'accord de la religion et de la liberté. Il faut accepter enfin la transaction qui consacre leurs droits réciproques, et qui est depuis longtemps inscrite dans la Charte, meilleure et plus avancée en ce point que nos mœurs.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE

PIE IX.

PAR HENRI BRETONNEAU.

Bruch. grand in-8, 105 pages. Chez Sagnier et Bray. Paris.

I.

Il n'y a point d'événements fortuits dans le monde, quoi qu'en pense notre faible raison. En vain l'homme secoue l'arbre des destinées, ses fruits n'en tombent que lorsqu'ils sont mûrs, et l'on voit que la tempête ou le souffle qui les détachent ne se sont élevés que dans ce but. C'est un coup d'éventail, appliqué par un janissaire turc sur le visage d'un aventurier français, qui fait érouler l'islamisme en Afrique; mais quand le bey Hussein a frappé le consul Duval, la machine à vapeur venait d'être inventée pour réunir les deux continents, pour mettre Alger aux portes de Marseille; une révolution s'accomplissait en France, dont l'effet allait être de persuader à l'Europe que le meilleur moyen de maintenir la paix du monde serait de laisser cette redoutable France s'égarer contre les Arabes. Et véritablement, si la France n'avait pas eu à pousser une si grosse affaire, qui l'eût retenue d'aller chercher querelle ailleurs?

Les plus grands événements sont les hommes qui viennent, de distance en distance, présider aux grandes transformations des sociétés. Ils se montrent, dans le moment précis où la situation les réclame, simples instruments du moteur caché qui les fait agir, malgré l'orgueil qui leur persuade souvent qu'ils sont eux-mêmes ce moteur. Le peuple s'y trompe aussi, parce que cette erreur est nécessaire à leur mission, surtout quand ils accomplissent une mission de vengeance. On ne voit qu'eux, on les croit seuls, mais ils en ont des concurrents inconnus, ils sont entourés d'autres hommes qui leur sont nécessaires et qui sont sortis au moment marqué au même creuset de la Providence, tantôt comme des matières premières que le principal agent doit façonner lui-même à grand-peine, tantôt comme des instruments déjà tout formés et qui n'attendent que la main de l'ouvrier.

A travers les difficultés que ces hommes rencontrent, qui peut méconnaître que tout est d'avance disposé pour eux, et que Dieu n'y demande plus que leur action, qu'ils apportent avec empressement quand la colère les envoie; qu'ils essaieront en vain de résister, lorsqu'ils sont envoyés par la miséricorde?

Car il est à remarquer que ces hommes, déchaînés sur le monde comme des fleuves, n'ont pas besoin de grands efforts et trouvent tout singulièrement facile, jusqu'au moment où ils veulent éterniser leur empire, essentiellement éphémère. Et c'est un autre sujet d'admiration. Dieu donne aux siens une croix à porter, mais il les assiste et les fait triompher, même dans le supplice et dans la mort. Les messagers de colère, qui sont des méchants, s'avancent et marchent en triomphe, presque sans y prendre de peine, portés par des circonstances que déchaînent de toutes parts des courroux ignorants et imprévus. Ils vont au jour où il leur plaît à Dieu, sans que rien leur résiste, jusqu'au jour où il les abîme, ivres et fous d'orgueil,

au sein de leurs effroyables succès. C'est ce que M. Thiers appelle la Fortune.

Telle fut la fortune de Robespierre. Rien de plus étonnant que la Terreur. Comment! une poignée de bandits, non-seulement infâmes, mais stupides, faisaient dans toutes les cités la loi à la masse cent et mille fois plus considérable des honnêtes gens? Ils allaient de maison en maison arracher la femme à son époux, le père à ses enfants, l'ami à son ami, le frère à ses frères, et ils ne rencontraient point de résistance, et aucun de ces hommes, trop assurés de ne point échapper au supplice, ne se donnait le plaisir d'immoler au moins un des vils horreaux qui venaient au milieu d'eux mettre une main insolente et cruelle sur ce qu'ils avaient de plus cher! Cela passe la raison. Que des chrétiens se fussent soumis par l'héroïque et sublime effort d'une foi semblable à celle des martyrs, je le comprends; mais ceux qui se laissaient ainsi décimer étaient certes loin, pour la plupart, d'obéir au sentiment religieux. Ils n'attendaient rien du ciel, fermé depuis longtemps à leurs regards. Qui les contraignait? La Terreur, plus forte que l'amitié, que l'amour, que la colère, que la vengeance, et capable d'étouffer jusqu'à l'instinct de la vie. Chose étrange! ces âmes terrifiées étaient d'ailleurs pleines de courage. On se laissait égarer avec une sérénité admirable; le crime même, l'impunité même, étaient hâchés devant la mort, quand leur tour venait de subir la loi qu'ils avaient faite. Danton mourut bien, Robespierre ne fit pas mauvaise contenance. Le peuple s'étonna des cris de la comtesse Dubarry et de la fièvre de Camille Desmoulins, tant il semblait naturel d'aller au cimetière sans y songer, tant on était accoutumé de voir mourir bravement jusqu'aux courtisanes et jusqu'aux hommes de lettres.

La Terreur rendit seule possible le règne de Robespierre, homme qui n'était par lui-même et dont on ne fera jamais autre chose qu'un eunuque. Comment la France se laissa-t-elle égarer par ce faquin maussade qui ne trouverait place aujourd'hui qu'au dernier rang des journalistes? C'est un prodige. Dieu le voulait ainsi pour que le mal eût son cours, pour que le bien fit son œuvre. Et ce bien fut l'homme, afin que la leçon ne restât point inutile et que la portion directrice de l'humanité la comprit, quand on viendrait à chercher la cause de tant de désordres et de malheurs, pour rentrer plus sûrement dans la voie salutaire d'où la société humaine ne peut impunément s'écarter.

Le bien fut l'homme, parce que devant aucun autre être les yeux de l'homme ne se seraient suffisamment ouverts. Certes, si Dieu n'avait voulu qu'appeler à son tribunal une grande multitude de pervers, il aurait pu envoyer la famine, la peste, le feu du ciel et tant d'autres ministres irrésistibles de son courroux. Mais pour outrager Dieu, l'homme avait érigé les passions en doctrines; Dieu s'est contenté d'armer ces doctrines, et l'homme a pu connaître alors le dernier mot des systèmes qu'il s'était créés; il a vu ce qu'il devenait sous leur empire.

Pendant près d'un siècle, la société française s'était dit par la voix de ses lettrés que le dogme catholique était un instrument de tyrannie, une prison d'airain sur l'intelligence humaine; que l'Église catholique arrêtaient brutalement le génie et la vertu dans leur essor.

Il vint des hommes qui ne crurent point en Dieu et qui furent tout-puissants; ils furent horribles de vices, de sottise et de férocité. C'est la moitié de l'histoire de la Révolution, c'en est toute la partie humaine, de s'être à prouver que l'homme, lorsque son âme et son intelligence ont secoué le joug divin, n'est que le plus cruel des animaux et l'élément de destruction le plus terrible qui soit sur la terre, puisqu'il hait et frappe de préférence le génie, la probité, la vertu, tout ce qui fait l'honneur, la splendeur et la force des sociétés.

II.

Cet enseignement sera-t-il perdu? On le pourrait croire à lire les livres qui se font, à écouter les choses qui se disent, à voir les lois qui se préparent. Mais si, d'un côté, de redoutables symptômes apparaissent et semblent annoncer une nouvelle explosion de l'esprit du mal; de l'autre côté, là où l'on ne rencontrerait il y a cent ans que l'aspect de la décadence et de la ruine, se montrent des germes nouveaux, pleins de sève et de vigueur. A qui, jusqu'à présent, la Révolution a-t-elle surtout profité? A l'Église, que les révolutionnaires voulaient surtout détruite. L'Église, il est vrai, n'a plus les dehors et l'éclat de la puissance; mais elle en a davantage la réalité. Elle a gagné comme institution divine plus qu'elle n'a perdu comme institution humaine. Voyez si le rang, le pouvoir, la fortune même obtiennent les hommages qu'on rend à sa pauvreté. Il y a un homme devant qui les plus grands par la vertu, qui sont aussi les plus fiers, se mettent à genoux; ce n'est ni le prince de la force, ni le prince de l'or; c'est le prince de l'Église. Il y a un roi, un seul, qui peut répondre devant les hommes de la solidité de son trône, c'est le Pape. Et ce Pape a pu être pendant quinze ans, de 1831 à 1846, un faible vieillard sans génie, sans audace, on dirait presque sans courage, s'il n'y avait pas toujours du courage dans une conscience docile aux dictées de la foi.

Quelle sera donc la puissance de Pie IX en ce siècle où vraiment il apparaît comme l'arc-en-ciel après de si longs orages? Tout en lui annonce le guide et le réparateur qu'invoquent ardemment l'intelligence humaine, fatiguée de son anarchie et épouvantée de ses misères.

Les précurseurs et les pionniers de Robespierre furent le jansénisme, Louis XV, Mme de Pompadour, Mme Dubarry, Voltaire, Diderot, et la foule de ces esprits souvent délatants qui surent donner une sorte de charme à tous les vices et à toutes les erreurs.

Les précurseurs de Pie IX furent les martyrs de la foi durant les persécutions révolutionnaires, les prêtres fidèles que l'exil répandit comme une semence de foi dans les pays d'hérésie et de langueur, l'héroïque Vendée, qui combattit pour la liberté religieuse; Joseph de Maistre, qui po la sa gallicanisme une atteinte mortelle; O'Connell, qui reconstruisit la religion et la liberté, et cette multitude de saints ou obscurs ou tout à fait inconnus, mais puissants néanmoins par l'esprit et par le cœur, qui dans la France, dans l'Europe et jusqu'aux limites les plus reculées de la terre, exerçaient en divers sens

(1) *Quæstio Matræna selvaggio.* — Lo P. Ventura.